

L'Affaire des boutons

Michèle Abramoff

Michèle Abramoff

L'Affaire des boutons

© Michèle Abramoff, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9250-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

La Disparue de Virelonde

Roman policier

Un Village de rêve

Roman policier

Mort d'une Héritière

Roman policier

Vertige criminel

Roman contemporain

Une Villa nommée Désir

Roman policier

Et les mouettes ricanèrent

Roman policier

Mademoiselle Jensen et son Labrador

Roman policier

Livres brochés ou ebooks disponibles sur Kobo et Amazon

C'était la troisième fois qu'il abordait le sujet.

— C'est pas le moment, l'interrompt Pauline.

— C'est jamais le moment. – Fabrice se resservit un fond de whisky, y ajouta un glaçon. – *Avec les doigts, le glaçon*, remarqua pour la centième fois son épouse, *et la pince est dans le seau !...* – Il reprit : Depuis cinq ans qu'on est mariés, normalement, il aurait dû se passer quelque chose.

— La pilule...

— Tu la prends toujours ?

— Mais non ! s'impacienta Pauline. Ça fait au moins deux ans que je la prends plus. J'ai arrêté quand tu me l'as demandé.

— Pourquoi, t'étais pas d'accord ?

— Bien sûr que si ! Bien sûr que je veux un enfant.

— C'est la vie, dit Fabrice, c'est normal d'avoir des enfants. Je ne voudrais pas être désobligeant mais... tu as vingt-six ans, la trentaine avance à grands pas. Il serait peut-être temps de s'y mettre.

— Mais je m'y mets, protesta Pauline. On n'arrête pas... – Ça pourrait aussi bien être ta faute.

Il secoua la tête :

— N'importe quoi.

— Qu'est-ce que t'en sais.

— Je le sais, c'est tout. – Après une hésitation, il ajouta : J'en ai déjà eu un.

— Ah bon ? Et où il est ?

— Elle l'a pas gardé. C'était à la fac, on était trop jeunes.

— Il était peut-être pas de toi.

— Mais si.

— Comment tu peux être sûr ?

— Je le sais, je te dis. – Et quelques années plus tard il y a eu un autre accident.

— Eh bien, dis donc !

— Pourquoi, ça t'est jamais arrivé à toi ?

— Les filles de ma génération, on avait la pilule.

— Mes copines aussi, et pourtant.

Pauline se leva, comme pour mettre un terme à la conversation.

— J'ai pas fini, dit Fabrice. Assieds-toi, s'il te plaît. – Et Pauline se laissa retomber dans son fauteuil.

— Voilà, j'avais pensé que, euh... que tu pourrais te faire, euh... examiner. Juste pour savoir.

— Pas question.

— Et pourquoi non ?

— J'irai pas me faire charcuter.

— On va pas te charcuter. C'est juste un examen médical.

— J'aime pas les hôpitaux.

— Personne n'aime les hôpitaux, mais on est bien content de les trouver quand on est malade.

— Je suis pas malade, dit Pauline. – Sur quoi, elle quitta son fauteuil pour de bon.

Fabrice se laissa aller un court instant sur le corps de sa femme puis il se retourna sur le dos. Il en aurait bien grillé une. La cigarette après l'amour, il n'y a pas si longtemps, c'était un rituel ; mais à présent, fumer au lit, il ne devait même pas y songer. Il se cala confortablement dans son oreiller. Cette fois, Pauline serait contente, il avait fait ce qu'il fallait : deux coups presque à la suite, complétés par le geste indispensable pour la faire jouir. Il n'avait pas eu besoin de se forcer. Après cinq ans de mariage, elle l'excitait toujours. Pauline était son type de femme : élancée mais pas trop grande, et bien enveloppée, avec de jolies formes. La taille fine, de très beaux seins qui allaient rester où ils étaient encore quelques années et ensuite, eh bien, la chirurgie esthétique n'était pas faite pour

les chiens. Aujourd'hui, beaucoup de monde y avait recours, même les hommes. Même les patrons de l'agence. À la dernière rentrée de septembre, l'un des associés de BBN (Bernheim Boulet Nestor), Joachim Bernheim, le plus âgé des trois, était arrivé rajeuni de quinze ans : il s'était fait opérer les yeux (remonter les paupières) et il avait laissé pousser sa barbe (un juvénile collier de barbe) pour dissimuler son double-menton. À l'agence, ils étaient tous pliés de rire : alors là, il avait fait fort, Joachim, on pouvait dire que ses vacances lui avaient bien profité... – Il offrirait l'opération des seins à Pauline, un *lifting mammaire* ça s'appelait, il l'avait lu dans les pages « Science & Médecine » du *Monde*. Il lui offrirait à l'occasion d'une fête quelconque. Pour son anniversaire, tiens. Pour ses quarante ans ou pour ses quarante-cinq ans, ce serait selon. Il ne lui en parlerait pas avant, elle le prendrait mal ; la chirurgie esthétique, elle s'y déclarait radicalement opposée. Mais dans dix ou quinze ans elle verrait peut-être les choses autrement. Les traits de son visage étaient moyens mais elle avait des yeux expressifs et un joli sourire. Après son corps, c'était son sourire qui lui avait plu.

Preuve qu'il avait vu juste, qu'elle était satisfaite, Pauline vint se nicher au creux de son épaule. Il la serra tendrement contre lui, posa un baiser dans ses cheveux, puis risqua :

— Si tu voulais... l'examen, là... on pourrait le faire tous les deux.

— Non, dit Pauline.

— On en aurait le cœur net.

— J'ai dit non.

— J'irai en premier...

— Fais-le si tu veux. Moi, j'irai pas.

Elle abandonna son épaule et se glissa tout au bord du lit. Ils étaient maintenant étendus sur le dos côte à côte, les yeux au plafond.

— Et pourquoi pas ? Pourquoi tu te braques comme ça pour un examen de rien du tout ?

— C'est pour les hommes que c'est rien du tout. On vous enferme dans une cabine avec un magazine cochon, un gobelet en plastique, et puis voilà.

— Comment tu le sais ?

— Je l'ai vu au cinéma. Mais pour les femmes c'est beaucoup plus compliqué.

— J'ai bien peur que pour les hommes aussi ce soit plus compliqué.

— C'est à toi de voir. Moi, je le ferai pas. D'abord, dans mon cas, ça servirait à rien. En admettant – c'est juste une supposition, hein ? – en admettant même que ça vienne de moi, que ce soit moi qui ne puisse pas avoir d'enfant, ça ne changerait rien.

— Ça ne changerait rien à quoi ?

— La suite logique quand une femme est stérile, c'est la PMA, la Procréation Médicale Assistée. Les hormones, l'insémination artificielle, les FIV, les ICSI... et tout le tintouin. Ça n'en finit plus, ça peut durer des mois, des années. Et moi je ne me prêterai pas à ce jeu-là. Point barre.

— Les femmes qui consentent à ces sacrifices sont celles qui désirent vraiment un enfant, énonça Fabrice.

— Et des fois, leur sacrifice est inutile. Ça ne marche pas. Au bout du compte, elles renoncent ou se décident à adopter.

— Et d'autres fois ça marche très bien. Et elles ont un beau bébé. Tu n'as pas envie, toi, d'avoir un beau bébé ?

— Bien sûr que si. Bien sûr que j'aimerais avoir un enfant. M'en occuper, le voir grandir. Ça donnerait un sens à ma vie.

Il la taquina :

— Pourquoi, elle n'a pas de sens ta vie ?

Elle poursuivit sans relever, l'air rêveur :

— Adopter, ça pourrait être la solution...

— Pas question, dit Fabrice.

Il lui tourna le dos, éteignit sa lampe de chevet et se coucha en chien de fusil. Sa femme était folle. Adopter ! Donner son nom à un être qui n'était pas de son sang ! Accueillir un enfant qui arriverait chez lui avec un patrimoine génétique mystérieux, peut-être porteur d'un gène défectueux ! Est-ce qu'on sait. Il peut tout y avoir dans un génome, le meilleur comme le pire. L'éducation ne fait pas tout ; ce n'était pas demain qu'on ferait la part entre l'inné et l'acquis. Lui donner son nom, à ce petit inconnu, au risque de voir ce patronyme respectable, dans même pas vingt ans, traîné dans la boue. Puis, au bout du compte, lui léguer la fortune familiale, qui n'était pas énorme mais tout de même. Transmettre la propriété de son appartement, son portefeuille de Sicav, les actions de Nestlé

légues par son père, celles de Microsoft qu'il avait achetées lui-même, plus la maison de Villerville qui appartenait à sa mère et dont il hériterait un jour avec son frère – conformément à la loi, 50% de tout ça à un gamin venu on ne savait d'où, procréé par on ne savait qui, et qui serait peut-être devenu un parfait crétin ou un épouvantable faux-cul qu'il ne pourrait pas voir en peinture... Eh bien non, il ne prendrait pas ce risque-là. Pauline ne devait pas y compter. Il aimerait mieux tout léguer aux fils de son frère. Ils étaient encore à la maternelle, ces deux petits bonhommes, on ne savait pas ce qu'ils deviendraient, mais au moins, eux, c'étaient des Boulanger, ils faisaient partie de la famille.

*

Parvenue au troisième étage, Pauline sortit de l'ascenseur – une pièce de musée, l'ascenseur, de style Art nouveau, tout acajou et fer forgé, miroir au mercure et banquette de velours – et sonna à l'imposante double porte de Me Izambart. Après trois mois de lutte avec son mari, de discussions oiseuses où chacun restait sur ses positions, d'engueulades – cris, injures et claquements de portes – qui lui valaient, quand elle les croisait, les regards réprobateurs de ses voisins du dessus, elle s'était résolue à consulter un avocat spécialisé dans les affaires familiales.

Il était presque treize heures. Me Izambart vint lui ouvrir lui-même en marmonnant que son assistante était partie déjeuner et la conduisit jusqu'à son bureau. La pièce était cossue, un peu rétro, meublée de meubles lourds ; ses deux portes étaient matelassées pour la discrétion.

Il lui indiqua un siège et se cala lui-même dans son fauteuil. C'était un homme dans la soixantaine, avec des cheveux blancs encore nombreux plaqués sur son crâne et séparés par une raie de côté, un pli désabusé aux lèvres et les paupières fatiguées de celui qui en a trop vu.

— Eh bien, Madame, que puis-je faire pour vous ?

— Maître, dit Pauline, d'abord merci d'avoir bien voulu me recevoir si rapidement...

L'avocat éluda d'un geste.

— ... Je suis venue vous consulter parce que je souhaite adopter un enfant.

— C'est une bonne idée, une idée généreuse. Vous êtes mariée ?

Pauline lui fit signe que oui.

— Avec un homme ?

Elle crut qu'il plaisantait.

— Eh oui, avec un homme, lui répondit-elle sur un ton mi-plaisant, mi-résigné.

Mais il était sérieux. Il continua sans se déridier :

— C'est que dans les affaires d'adoption, la situation familiale est déterminante.

— J'imagine. Rassurez-vous, je suis mariée depuis cinq ans. Nous habitons à Paris, rue de Médicis, dans le 6^e arrondissement.

— Vous avez eu mes coordonnées comment ?

— Par une amie.

En réalité, elle l'avait choisi un peu au hasard sur Internet dans une liste d'avocats spécialisés dont le cabinet se situait sur la rive droite, c'est-à-dire loin de son domicile ; elle avait entrepris sa démarche en cachette de son mari.

Me Izambart évaluait sa nouvelle cliente. Tailleur bien coupé, sac probablement coûteux, coiffure simple mais soignée.

— Je suppose que vous avez les moyens d'élever un enfant.

— Tout à fait.

— Alors, dites-moi, quel est votre problème ?

— Mon problème, c'est que mon mari refuse d'adopter. Il ne veut même pas en entendre parler.

— Ah ! fit l'avocat. – Le cas se dessinait. Pas exceptionnel, il en avait déjà eu deux ou trois semblables, mais néanmoins assez rare.

— Croyez-vous qu'il peut m'en empêcher ? Un homme a-t-il le droit de s'opposer au désir de son épouse d'élever un enfant, à un désir aussi naturel, aussi légitime pour une femme ?

— La loi l'y autorise, sans aucun doute. – Si vous me permettez, vous envisagez d'adopter pour quelle raison ?

— Mais... parce que nous ne pouvons pas... parce que nous n'avons pas réussi à...